

Histoire & technique de la Tapisserie d'Aubusson

JEAN-LUC PASTY
Historien

L'art de la tapisserie a été pratiqué depuis fort longtemps, en différents points du globe, du monde méditerranéen à l'Amérique Latine, en passant par l'Asie et l'Europe. Dans le monde antique, les premiers témoignages remontent à l'Égypte, à la Grèce, ainsi qu'à l'Empire Romain. Retrouvés par centaines dans les tombes de la vallée du Nil, des fragments de tapisseries coptes restent parmi les plus anciens témoignages que l'on connaisse.

A partir de l'Orient, via Chypre et en utilisant le canal de la République Vénitienne, l'art de la tapisserie, en remontant l'ancestral axe économique européen, est parvenu jusqu'en Flandres, où l'ingéniosité des tisserands va mettre au point de nouvelles techniques et de nouveaux métiers à tisser, mieux adaptés

« On vantait la qualité des eaux de la Creuse » que le travail artisanal des musulmans : c'est le début de la haute-lisse, de la basse-lisse et de l'essor de la tapisserie en Occident.

Les origines de la tapisserie d'Aubusson sont plus incertaines. Si l'art de la tapisserie a bel et bien été transmis par la civilisation musulmane, c'est après un long détour passant par Chypre, Venise, Augsbourg et les villes flamandes pour parvenir, par le hasard des unions seigneuriales jusqu'à Aubusson, Felletin et Bellegarde-en-Marche.



*Aristoloché (détail) - Ateliers de la Marche. Fin du XVI^e siècle.
Château de la Trémolière. Anglards-de-Salers (Cantal).*

La plus plausible des thèses, est, en effet, liée aux mariages des comtes locaux à des comtesses du Hainaut et des Flandres. Au XIV^e siècle, ces derniers auraient probablement permis à des tapisseries flamands, confrontés chez eux à une crise de la laine, de venir exercer leur art sur les bords de la Creuse, dont on vantait, par ailleurs, la qualité des eaux acides pour dégraisser cette matière et alimenter les teintures.



*La Jérusalem délivrée - Charles Le Brun.
Ateliers d'Aubusson XVII^e siècle*

Les premiers documents d'archives, la découverte de monnaies flamandes à la fin du XV^e siècle, ou encore l'utilisation de la technique de la basse lisse sembleraient confirmer l'influence, voire l'accueil, de lissiers flamands sur les sites de Felletin, puis d'Aubusson et de Bellegarde-en-Marche.

«La tapisserie marchoise devient florissante et compte dès 1637 quelque 2000 lissiers...»

Toujours est-il qu'à partir du XVI^e siècle, l'économie drapière traditionnelle se reconvertit; la production de laine permet désormais la fabrication de tapisserie et facilite l'essor rapide des ateliers aubussonnais. Une nouvelle période commence, la création s'émancipe et donne naissance aux «feuilles d'Aristoloches», dont la plus célèbre des tentures, empreinte d'un charme puissant, est exposée au presbytère d'Anglards-de-Salers (Cantal). Ainsi, le siècle va-t-il voir la naissance d'œuvres tissées particulièrement originales.

Aux «Aristoloches» succèdent les «Verdures» qui caractérisent le nouveau siècle. La tapisserie marchoise devient florissante, et compte, dès 1637, quelque 2000 lissiers; confirmant leur développement, Louis XIV, à la demande de Colbert, accorde, en 1665, à l'ensemble des ateliers privés locaux, le titre de «Manufacture Royale».

Cette période de prospérité est néanmoins de courte durée. Acquis au protestantisme, Aubusson se vide brutalement de ses habitants à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. Sommés de choisir entre l'abjuration et l'exil, la majorité des lissiers les plus dynamiques, s'expatrie vers l'Allemagne. L'essor économique d'Aubusson est brisé net, mais le savoir-faire des lissiers parvient, néanmoins, à survivre durant les siècles suivants.

Au cours du XVIII^e siècle, sous les règnes de Louis XV et Louis XVI, les manufactures se relèvent et produisent, en réponse à l'évolution des goûts, les «Pastorales» aux thèmes charmants. Les ateliers bénéficient encore des sollicitudes du pouvoir, qui apporte des modifications à l'organisation du métier, en introduisant la codification des couleurs ou encore la production des ensembles tissés.

La Révolution, avec sa décennie d'instabilité, va aboutir à la fermeture des manufactures royales et porter un second coup à la tapisserie aubussonnaise. Les ateliers marchois entament leur traversée du désert et deviennent indépendants, alors que les «Gobelins» et «Beauvais» sont maintenus dans leur statut de «Manufacture Nationale d'État».



«Comme par miracle» (détail) - Jean Lurçat.
Atelier François Tabard XX^e siècle.
Collection particulière

Malgré un contexte particulièrement défavorable, l'activité, bien que réduite, demeure.

Le XIX^e et le début du XX^e siècles se limitent, cependant, à la fabrication de tapisseries où l'imitation atteint son apogée, à la production d'ensembles tissés pour le mobilier, ou encore au tissage de tapis, sclérosant ainsi toute créativité.

Mais le XX^e siècle peut être considéré comme l'une des périodes les plus importantes de l'histoire de la tapisserie aubussonnaise, tant cet art, réputé poussiéreux, désuet et moribond à la fin du XIX^e siècle, est parvenu à se régénérer en quelques années avec certains créateurs, au point de susciter, aujourd'hui, un intérêt de plus en plus grandissant.

*«...actuellement,
il reste une centaine
de lissières et lissiers
au savoir-faire
d'exception»*

C'est avec Jean Lurçat et François Tabard, qu'Aubusson renoue avec le fil de son histoire. Ces deux hommes, l'un artiste, l'autre lissier, vont, par leur collaboration, revivifier la technique, l'art, la diffusion et surtout le message de la tapisserie.

Ils l'ouvrent, ainsi, pendant plusieurs décennies, à un grand nombre d'artistes modernes et contemporains : Adam, Arthur-Bertrand, Braque, Calder, Cocteau, Debré, Dom Robert, Fadat, Garouste, Gleb, Hartung, Lagrange, Le Corbusier, Léger, Picasso, Prassinos, Riberzani, Sautour-Gaillard, Soulages, Texier, Tourlière, Wogensky... qui ont signé des milliers d'œuvres en laine.

Actuellement, le bassin de la Marche compte toujours une dizaine d'ateliers qui emploient une centaine de lissières et lissiers au savoir-faire d'exception.

Aujourd'hui, une nouvelle génération d'artistes, répondant aux commandes d'État et aux collectivités territoriales, découvre ce support et introduit, avec ses créations, de nouvelles pistes esthétiques prometteuses pour l'avenir.



Jean-René Sautour-Gaillard - L'Airain Tonne à la Mer - 1990 - Atelier Camille Legoueix
Collection particulière

Dès l'origine, deux grandes techniques de lisses ont existé en France : la haute lisse, toujours pratiquée à la Manufacture Nationale des Gobelins, où l'œuvre est réalisée sur un métier à tisser, verticalement et la basse lisse pratiquée sur le bassin aubussonnais, où l'œuvre est réalisée sur un métier à tisser, horizontalement. Si les premiers lissiers venus des Flandres importèrent la haute lisse à Felletin puis à Aubusson, ce n'est que plus tard que la technique actuelle fut préférée, perpétuant une exécution exclusivement à la main selon des pratiques ancestrales.

PASCAL LEGOUEIX
Lissier et Galeriste



La première étape de fabrication est la réalisation d'un modèle, ou «carton», par un peintre-cartonnier. C'est l'interprétation graphique d'une œuvre d'artiste permettant sa réalisation en tissage. Le carton est dessiné à l'envers, au format de la future tapisserie. Au Moyen-âge, il est peint sur un drap, puis au XVIII^e siècle apparaît, avec Jacques Neilsen, le calque. Ensuite, il sera peint, puis dessiné et numéroté, avec Jean Lurçat, et de nos jours, photographié. Il constitue la charpente indispensable de l'ouvrage.

La première étape de fabrication est la réalisation d'un modèle, ou «carton», par un peintre-cartonnier. C'est l'interprétation graphique d'une œuvre d'artiste permettant sa réalisation en tissage. Le carton est dessiné à l'envers, au format de la future tapisserie. Au Moyen-âge, il est peint sur un drap, puis au XVIII^e siècle apparaît, avec Jacques Neilsen, le calque. Ensuite, il sera peint, puis dessiné et numéroté, avec Jean Lurçat, et de nos jours, photographié. Il constitue la charpente indispensable de l'ouvrage.

A la deuxième étape intervient le teinturier. Il procède pour sa part à la «mise en couleurs», souvent délicate, des laines et des soies. Véritable alchimiste, il parvient à réaliser, à la demande, des milliers de tons à partir des seules couleurs primaires : bleu, jaune, rouge. Son héritage du XIX^e siècle : le répertoire du chimiste Eugène Chevreul, 14 420 tons...

*«Un héritage du XIX^e siècle :
un répertoire de 14 420 tons...»*

La troisième étape peut alors commencer. Après l'accord du peintre sur les couleurs et les textures à utiliser, le lissier monte sa chaîne, le plus souvent en coton, calibrée en fonction du format et de la finesse désirés.

Divisés en deux nappes, «paire» et «impaire», ces fils de chaîne seront abaissés alternativement au moyen de pédales de bois, les «marches». Cette ouverture manuelle permet le passage des «flûtes» portant les fils de trame colorés. Après quelques «passées», les fils de trame seront tassés à l'aide d'un peigne et d'un poinçon, et vérifiés à l'aide d'un miroir. La chaîne ne sera alors plus visible, seuls apparaîtront des fils au dos de l'œuvre. En un mois, et avec virtuosité, un lissier tisse en moyenne un mètre carré. Exerçant son art, toujours à l'envers, il doit attendre, accompagné du peintre, l'achèvement de l'ouvrage et sa «tombée de métier», pour découvrir enfin la tapisserie dans sa majesté.

Les finitions sont constituées par la couture des relais et la mise en place d'une barre d'accrochage. Un «bolduc», ou certificat d'authenticité, est cousu au dos de la pièce tissée. Il comporte le nom de l'atelier, le nom et la signature de l'artiste, la date d'exécution de la tapisserie, son format, son titre et son numéro de tissage.

